

Entretien avec notre chamelier

Le soleil termine lentement sa course derrière les premières dunes blondes et douces de l'erg Ouarane, le temps du repos et du thé est revenu.

Là, dans l'oued Enewj, quelque part sur le plateau de Chinguetti à l'extrême nord de la « Majabat El Koubra », Mohamed Lémine Ould Boukheir de la tribu des Amgarige, né à Doueirât il y a environ 70 ans profite devant la khaïma familial de la fraîcheur de cette fin d'après midi pour nous évoquer quelques souvenirs de son passé de nomade riche en expériences, mais aussi parfois ponctué de périodes difficiles.

De ces quelques instants privilégiés, passés avec lui, je garde à l'esprit que pour les nomades seul l'instant présent de l'importance, le passé s'est enfui et l'avenir est incertain.

Il est âgé de 10 ans quand une période de sécheresse, assez fréquente en Mauritanie, oblige son père à déplacer le campement. Il faut partir à la recherche de points d'eau vers le nord dans la région du Tiris ou l'on dit que la pluie est tombée en abondance et que les pâturages sont plus verts.

La tribu assez pauvre, réunie environ une cinquantaine de personnes, très peu de bétail et ne possède qu'un seul chameau. Ils partent à dos d'âne, le voyage dure un mois. C'est le premier grand voyage pour Mohamed. Alors, après l'enthousiasme enfantin des premiers jours, il y aura ses longues journées de marche harassantes, répétitives sous la chaleur et le vent brûlant. Il se rappelle de son petit frère enveloppé dans un linge et posé sur l'un des ânes. A cet instant, sa mère présente sous la khaïma, enroulée dans le voile indigo traditionnel, placée derrière lui à sa droite, a plus de 97 ans participe silencieusement à ce souvenir.

Pour éviter les rezzous qui sévissaient encore régulièrement à cette époque, le groupe se partageait tous les matins en deux. D'un côté un premier groupe constitué des femmes et des enfants ainsi que des bergers et des quelques moutons partait directement vers le point de rendez-vous du soir. De l'autre côté, deux ou trois hommes et le seul bien important de ce campement, un chameau qui servait à chasser de préférence les gazelles, élément vital qui servait à nourrir le campement pendant ce déplacement.

La technique de chasse à la gazelle avec le chameau est assez compliquée, non dans l'explication qui paraît simple mais surtout dans la pratique.

En effet, après avoir repéré l'animal, celui qui monte le chameau doit se plaquer contre son flanc et ainsi avancer vers l'animal sans que celui ci le voie, le chameau ainsi guidé par le méhariste invisible va rabattre ostensiblement la gazelle sous le vent vers un deuxième homme allongé parfois depuis des heures derrière un arbuste, une fois à portée de fusil, il ne restait plus qu'à bien viser.

Pendant ce voyage, ils ne tuent que quelques gazelles, qui consommées fraîches ou sous forme de tichtar servent de base à l'alimentation avec un peu de mil emporté et quelques pastèques blanches ramassées en cours de route.

Ils trouvent effectivement de l'eau dans la guelta d'Arouagine et pendant les six mois qu'il passe près de cette guelta, Mohamed Lémine apprend beaucoup

auprès des nombreux nomades, notamment les R'gueiba qui défilent ou séjournent près de ce point d'eau. Le retour se fera sans encombre par les puits de Oum el Beïd, Aderg, Armakou et enfin Tanouchert l'oasis de son enfance.

Le campement s'agrandit sans trop de problème, et Mohamed reste le plus souvent dans la région de l'Adrar à nomadiser avec ses parents entre les différents puits et pâturages, il fait à cette époque, accompagné de son père quelques aller retour vers la région du Tagant au sud, pour acheter du mil moins cher, faire profiter les chameaux des pâturages plus verts, et pour chasser les gazelles présentent en abondance dans la région.

Son père profite des moments d'intimité que procure les bivouacs pendant les voyages pour lui parler de la caravane de sel à laquelle il a participé deux fois juste avant la rareté puis la disparition de celles-ci.

Ce sel était extrait principalement dans la saline d'Idjil près de la ville de F'Dérick. Les caravanes se formaient donc là dans le Nord de la Mauritanie pour rejoindre Nioro du Mali après un mois et demi de marche, après avoir transité par les villes d'Atar, Chinguetti, Tidjikja, Oualata puis Koumbi saleh et Nioro. Ce sel était découpé en barres rectangulaires de 25 cm sur 1 mètre environ, d'un poids de 50 kilos et chaque chameau transportait 4 barres.

Mohamed Lémine ne participera jamais à une caravane de sel, mais lors d'un voyage son père lui montre l'ancien itinéraire des caravaniers « Trig Lamtouni » (la route des Lamtouma), nom de la tribu Sanhâja qui assurait le transport chamelier vers le Xe siècle et qui étaient maîtres des routes.

Mohamed Lémine a une trentaine d'années en 1965 quand il se prépare pour son premier voyage vers Nouakchott afin de régulariser un problème administratif familial. Le voyage inconfortable, à partir de El Rehouya durera 3 jours en Land Rover, il logera au ksar le 1^{er} quartier de la ville pendant quinze jours.

Aussitôt le problème résolu, il reprend rapidement la route de l'Adrar, le « Trab Al Hajra », le pays de la pierre, et de la liberté. Il gardera de ce premier séjour l'impression d'avoir été emprisonné dans cette capitale en construction.

Les années suivantes se déroulent au rythme des saisons et des grandes fêtes de la guetna, son père est propriétaire de quelques palmiers dattiers dans la palmeraie de Tanouchert, dont Mohamed héritera.

Le campement étant installé à cet époque à El Rehouya, il se souvient également d'un de ses cousins paternel qui chaque matin partait pour l'oasis de Tanouchert arrosé les palmiers-dattiers et revenait le soir au campement à environ 8 kilomètres chargé de deux guerba d'eau soit environ 60 litres pour les trois tentes qui formaient El Rehouya et où l'eau faisait défaut.

A 35 ans, il se marie avec l'accord de son père avec Mariem une descendante de Oumar Ould Mouelit, grand guerrier ayant participé à de nombreux rezzous sanglants. La dot est gravée dans sa mémoire : un chameau, quelques chèvres et des « guinées » d'indigo. Mariem est là, juste devant la khaïma, assise à côté de la femme de son fils et de son petit-fils et sourit à ce souvenir.

Les années difficiles arrivent, de 1970 à 1973 la sécheresse décimera les troupeaux et les cultures. Pendant ces trois années successives, Mohamed Lémine

et son père effectuent des aller retour entre El Rehouya et la frontière malienne à l'Est, là où sont parties les gazelles.

Pendant ces périodes de chasse de deux mois, ils partent avec leur seul chameau restant et celui d'un parent qu'il louera.

Les journées sont éprouvantes se rappelle Mohamed, après le puits de Bîr Amrane, dernier point d'eau pas très loin de l'erg Chech, ils parcourent près de 40 kilomètres chaque jour à la recherche du gibier, des heures de traque allongé sur le flanc du chameau ou agenouillé dans les arbustes à attendre avec le fusil et le soir venu aller vérifier les pièges posés dans la journée.

L'eau est rationnée, ils ne boivent par jour et par personne que la valeur d'une petite théière à thé d'eau le matin et le soir.

La viande chassée est elle-même mangée très peu cuite pour récupérer le maximum de sang et augmenter l'apport en liquide. Elle est simplement accompagnée de quelques dattes.

De ces campagnes de chasse Mohamed Lémine et son père rapportent du tichtar de gazelle, d'oryx mais aussi d'outarde et de lézard, spécialité de la tribu Amgarige dont fait partie la famille.

Cette viande séchée est ensuite partagée en trois parts, la première partie réservée pour nourrir le campement, la seconde en paiement de la location du chameau et la troisième enfin était échangée ou vendue à Chinguetti ou Ouadane pour l'achat de céréales et de vêtements.

Ces campagnes de chasse apportent à Mohamed L. une très grande expérience et connaissance du terrain.

Revenu s'installer dans la palmeraie de Tanouchert, la guerre entre le front Polisario et la Mauritanie ne touchera pas beaucoup la région. En 1974, prévenu par un membre de la famille de l'attaque imminente de Chinguetti par le Front Polisario, Mohamed Lémine et sa famille quittent la palmeraie et trouvent refuge au sud de la montagne d'Herrou dans l'erg Ouarane.

La colonne de combattants passera par Tanouchert trois jours plus tard en direction de Chinguetti, seul un des ses parents sera capturé et emmené pendant deux ans au Sahara Occidental avant d'être libéré.

Avec les pluies revenues et les années 1985, la sédentarisation des nomades s'accroît en Mauritanie, et Mohamed L. comme beaucoup de campements passe de l'état de nomade à semi-nomade tout en ayant résisté à l'appel protecteur de la capitale pendant les années noires de sécheresse. Il ne part plus vers le Tagant à la recherche des pâturages plus vert et se contente d'emmener son troupeau aux alentours de la palmeraie.

A Tanouchert où il agit dorénavant en tant que chef du village, il partage la palmeraie avec une tribu Kounta. Cela ne va pas sans poser quelques problèmes, et quand pour éviter l'ensablement de la palmeraie, il monte un projet de fixation des dunes en plantant des arbres et en fixant les dunes avec des feuilles de palmiers, il se heurte à la jalousie de la tribu Kounta.

Ils revendiquent la propriété de la palmeraie auprès des administrations de Nouakchott, et devant ses problèmes administratifs compliqués qui lui échappe, il décide de quitter l'oasis pour installer le campement et sa famille quelques trois

kilomètres plus au nord dans l'oued Arouatine où il y a de l'eau, il crée ici une des premières écoles nomade sous la khaïma.

Il ne reste que trois ans à Arouatine, entre élevage et guetna. Sous la pression des membres de sa famille qui souhaitent quitter l'oued, Mohamed L. doit trouver une solution rapide. Et c'est grâce aux souvenirs des conseils de son père qui, petit l'emmenait à dos de chameau dans l'oued Enewj et lui affirmait qu'un jour cet endroit avec de l'eau recevrait un grand campement, qu'il fonde de toute pièce le village de Enewj en 1991 et de ce fait affirme sa position de chef de campement.

Deux ans plus tard, le village de tikitt bien installé remplace peu à peu les khaïma, et la construction en pierre commence.

Quelques années plus tard, il ne sera pas trop surpris qu'un étranger vienne lui parler de tourisme et lui demande d'accompagner et de guider des gens à travers le désert en vivant de la même façon que lui il y a 15 ans. Même si cela l'étonne dans un premier temps, l'idée le séduira rapidement et aujourd'hui avec sa trentaine de chameaux, une auberge simple et un petit musée à Enewj, Mohamed Lémine est un des chefs chamelier reconnu de l'Adrar.

Comme il le dit lui-même, il n'a pas de regrets pour la vie nomade qu'il a eu et la sédentarisation n'est pas mal vécue, le mode de vie nomade ne correspond plus vraiment à notre époque et la grandeur des tribus nomades n'est plus reconnue et parfois même les nomades assez mal considérés par les gens des villes.

L'éducation de ses enfants est devenue une priorité ainsi que la possibilité d'acquérir des biens matériels, mais en aucun cas il ne souhaite quitter sa région et ses racines, alors peut être que la possibilité d'allier le voyage par l'intermédiaire du tourisme reste un savant mélange des traditions et du modernisme.

Le fait est, que même si Mohamed Lémine et sa famille habitent maintenant plus souvent dans la maison en pierre, la khaïma traditionnelle où nous prenons le thé flotte toujours dans l'air tiède de cette fin d'après midi car il reste un nomade, au fond de son cœur, par instinct et parce que, au Sahara, le nomadisme, c'est la source même de la vie. Et il faut bien que chacun revienne à cette source pour se libérer et se fortifier sous peine de dégénérer et de mourir.

Propos recueilli à Enewj – Adrar, Mai 2006.